

INTENTIONNALITÉ<sup>1</sup> ET IDÉOLOGIE<sup>2</sup> CHEZ MARGUERITE YOURCENAR:  
 QUELQUES RÉFLEXIONS À PARTIR DU COMMENTAIRE CONSACRÉ À OCTAVE  
 PIRMEZ DANS *SOUVENIRS PIEUX*.

Paul Joret

Même s'ils renvoient à des contemporains capitaux, les rapports d'intertextualité constituent un point pour le moins sensible dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. D'autres études de ce recueil ont mis en évidence l'attitude, évasive ou défensive, de l'auteur vis-à-vis de la psychanalyse<sup>3</sup> (et notre extrait ne demeurera pas en reste, avec sa réflexion sur le calembour

- 
- 1 La fameuse maxime "zu den Sachen selbst", par laquelle Husserl voulut revivifier la relation entre sujet et objet de connaissance, vit le jour dans le contexte spécifique de l'épistémologie scientifique. Issu de la réflexion husserlienne, le mouvement phénoménologique se rallia par la suite des domaines d'application de plus en plus larges et stimula, dans celui des lettres, une remise en question du langage littéraire à la faveur d'une ouverture renouvelée aux choses. *L'intentionnalité* ou rapport de conscience entre sujet et objet s'avère être une thématique cruciale chez Marguerite Yourcenar, même si quelque rémanence indiscutablement logocentriste contribue, ici aussi, à définir la position de notre auteur en termes essentiellement problématiques (Cf., dans ce recueil, l'étude de Franc Schuereweghen).
  - 2 Si nous avons choisi de fonder notre démarche sur le concept husserlien, nous lui avons imposé toutefois d'emblée la dimension dont l'enrichissait déjà dans sa perspective propre un Martin Buber (*Je et Tu*). Ce philosophe projeta, à partir surtout de prémisses indépendantes de l'apport d'Husserl, l'intentionnalité dans la mouvance intersubjective des relations entre *je* et *tu*. Selon une antithèse entre *personne* et *non-personne* introduite par la suite en linguistique spéculative par Emile Benveniste, la clôture du *il* ou du *ça* objectifs s'oppose à l'ouverture d'une subjectivité ne se définissant plus quant à elle que par le dialogue du *je* et du *tu*. Non seulement la polarité en cause nous offrait l'occasion de renouer avec la dichotomie, qu'Emmanuel Levinas avait opposée à la métaphysique d'Heidegger, entre *totalité* et *infini*; elle comportait aussi l'invitation, plus patente sans doute vu l'intitulé de ce recueil, à citer la paire notionnelle qu'élabora dans un contexte très différent Karl Popper entre discours scientifique *ouvert* en ce que *falsifiable*, et discours idéologique non falsifiable et fermé
  - 3 Cf., dans ce recueil, la lecture par Paul Pelckmans de *Les Songes et les Sorts*.

mer/mère<sup>4</sup>), ou encore ses prises de position prudentes quant à une interprétation trop hâtive, en termes directement liés aux idéologies de l'histoire, des problématiques abordées dans tel roman<sup>5</sup>. La reprise, par la philosophie du vingtième siècle, du vieux débat concernant les rapports entre sujet et objet de connaissance trouva, on le sait, dans la notion husserlienne d'intentionnalité un catalyseur nouveau. Qu'il s'agît de la relation entre sujet et objet, ou entre sujet et cosujet, la grande question était celle de la qualité à attribuer à cette relation: directe (comme l'exigeait Husserl) ou au contraire indirecte, essentiellement médiatisée par des modèles de caractère langagier ou culturel, et subissant l'emprise (nécessaire?) de l'idéologie. Dans le cas des penseurs que citent à ce propos les notes 1 et 2, la part aurait pu sembler toutefois plus décevante encore, pour ce qui est de leurs rapports à Yourcenar, que dans celui d'un Freud: un silence absolu à leur égard de presque tout l'œuvre en question<sup>6</sup> nous eût obligé à sacrifier dès l'abord toute comparaison intertextuelle à la *raison* d'une exclusive littéralité, si ce n'était que précisément l'extrait choisi, "Deux voyageurs en route vers la région immuable" (133-217), contenait, de manière exceptionnelle, d'assez nombreuses allusions à certains chefs de file et courants majeurs qui contribuèrent à l'élaboration historique et philosophique de la modernité.

Avouant ne pas prendre "philosophie" au sens que lui accordent ses "spécialistes" (180), Marguerite Yourcenar insiste dans l'extrait choisi sur la dimension proprement *philosophique* de toute littérature digne de ce nom. L'examen de l'aventure des deux "pèlerins" que lui sont Octave Pirmez et son frère, de même qu'une interrogation sur d'autres littérateurs, tant contemporains qu'anciens, mène Yourcenar à des considérations sur les

---

4 "Il [= Octave] n'aime pas la mer. (Les psychanalystes, j'en suis sûre, se jeteront sur cette remarque, qui ne fait pourtant jeu de mots qu'en français.)" in: Yourcenar, *Souvenirs pieux* (Paris: Editions Gallimard, 1974) 264.

5 Cf. l'étude de Luc Rasson, "Un Humanisme inadéquat. A propos du *Coup de Grâce*".

6 Nous notons toutefois, à la page 147 de *Souvenirs pieux*, une rapide allusion à Heidegger, qui constitue peut-être un hapax yourcenarien.

dimensions ultimes du discours littéraire: s'y affirme la centralité d'un débat tragique avec le code, pierre de touche ambiguë de toute entreprise visant à *se dire*. L'enthousiasme dont témoigne l'auteur à propos de la littérature "contemporaine" (Gide, Mann, Proust) semblerait tenir à cela: une attitude moins inhibée face à certains aspects pourtant essentiels de la littérature; une attitude où la réflexion vécue sur l'aspect de code, propre à toute création humainement symbolique, mènerait de concert à la subversion et à la libération d'un *homo symbolicus* se découvrant en définitive chose parmi les choses.

C'est dans cet esprit que Yourcenar opposera, du moins en première lecture, au pâle classicisme, drapé et sentimental, du prosateur belge qu'elle rencontre en remontant le cours de sa généalogie, ces contemporains qu'après "une première jeunesse presque aussi ardemment vouée aux classiques que celle de l'oncle Octave," elle venait de "découvrir d'un seul coup" (174), cela vers 1929, année où se situe une seconde visite de l'auteur à Acoz. Notons le laconisme de cette mention, de même que l'effacement dont y font l'objet les auteurs respectifs au profit du seul rappel, d'ailleurs parcimonieux, des œuvres. Ce n'est que dans le cas d'un Proust, chez qui la problématique personnelle se transposa, selon une circularité essentielle, dans le personnage romanesque de Marcel se faisant écrivain, que Yourcenar ébauchera dans d'autres endroits de son étude quelques rapides comparaisons, le plus souvent dépréciatives, avec Pirmez.

Les allusions à la biographie et au drame parfois anecdotiquement personnel se feront plus explicites dans le cas de certains littérateurs moins récents, figures de transition cheminant vers ce que Yourcenar appelle "l'abîme du XXe siècle" (210): Tolstoï (208), Ibsen, Tennyson, Hugo (210), et surtout Verlaine et Rimbaud, couple littéraire mis en parallèle avec Octave et son tragique frère Fernand-Rémo (209). Ici aussi, l'histoire se médiatise toutefois essentiellement et quasi impérieusement par le discours.

La chose allait de soi dans le cas d'un Maurice de Guérin, grand favori d'Octave, et dont la vie semble avoir été absorbée par l'écriture du *Centaure*.

Rimbaud, le poète homme d'action, sera quant à lui campé, de façon pittoresque, en "garçon aux cheveux fous venu à pied de son patelin de Charleville, le brouillon du *Bateau Ivre* dans la poche de sa culotte" (209). "Je n'ébauche pas une scène de roman, se défend l'auteur rêvant, en des termes pastichant les poncifs de l'histoire littéraire, à une rencontre possible: le violent archange, surtout sensible à ces moments-là aux tétons énormes de la serveuse qui lui apporte une chope, n'aurait pas reconnu dans ce Monsieur bien mis [Octave Pirmez] un pâle séraphin, et, aux yeux de ce dernier, le voyant n'eût sans doute été qu'un voyou" (209).

Même chose dans le cas d'un Flaubert "délabré avant l'âge" (210), et qu'une citation de sa correspondance nous montre désormais "aussi déséparé que son Bouvard et son Pécuchet" (210). L'image pourra être relayée également par le propos, impersonnel et plus ouvertement banalisant, de la presse locale, qui aurait pu moduler, aux yeux de l'aristocratique Pirmez, l'incident tragique mettant aux prises les deux poètes maudits au Cabaret Vert de Charleroi, en "un de ces faits divers trop sordides pour être mentionnés à la table du déjeuner" (209).

L'attitude yourcenarienne envers le code<sup>7</sup>, plus spécifiquement envers ces lieux communs par quoi l'ineffable individuel se voit enrober dans un discours et, en l'occurrence, un devenir collectifs dont il est tantôt le premier complice, tantôt au contraire inconscient<sup>8</sup>, relève, et parfois conjointement, de la dénonciation et de l'allégeance, elle-même d'ailleurs avouée ou non. Yourcenar corrigera d'un plaidoyer en faveur de la différence l'affirmation de Rémo, qu'elle accepte toutefois avoir été également longtemps la sienne, selon laquelle "la réponse grecque aux questions

---

7 Le caractère parfois caricatural des allusions littéraires de Yourcenar relève de cette surimposition — bergsonnienne — au vécu anecdotique, du mécanique propre au code accusé en tant que tel, : ainsi, à propos d'Hugo:"[...], prophète octogénaire qui mourra en 1885, il aligne encore des alexandrins, fait encore l'amour, pense à Dieu, contemple pensivement des femmes nues" (*SP* 257). Voir aussi les allusions pastichantes à propos de Rimbaud.

8 Ainsi Pirmez "dostoïevskien sans le savoir" (229).

humaines était la meilleure, sinon la seule" (212): "J'ai compris plus tard qu'il n'y avait pas de réponse grecque, mais une série de réponses venues des Grecs entre lesquelles il faut choisir. La réponse de Platon n'est pas celle d'Aristote, celle d'Héraclite n'est pas celle d'Empédocle" (212). La réserve formulée au sujet de l'identification pirmézienne à partir de l'archétype chateaubrianesque n'est pas cependant sans suggérer un renvoi aux remarques de l'auteur lui-même à propos de Rimbaud; la compromission aux omniprésents lieux communs littéraires s'y révélait, chez Yourcenar évoquant Rimbaud, tout analogue en fait à celle qu'elle-même dénoncerait à propos de Pirmez interprétant, à partir d'un rôle d'emprunt, son identité propre: "Tout jeune, il [= Octave] a vu dans René son dieu et son double, et ces grandes draperies engoncent jusqu'au bout sa personnalité véritable. L'imitation de Rimbaud nous a valu de la même façon, au XXe siècle, toute une série débraillée d'Arthurs" (178).

Solution de continuité entre le *je* sujet du discours et les *autres*, le code propose inéluctablement à l'auteur de la quête existentielle/scripturale ses ambigus moyens termes. C'est cette thématique, traitée sur des modes divers dans d'autres œuvres<sup>9</sup>, que Yourcenar met conjointement, dans notre extrait de *Souvenirs pieux*, sur son compte personnel et, principalement<sup>10</sup>, sur

---

9 Voir, ici même, l'étude de Bruno Tritsmans "Opposition et esquivé dans *Alexis* et *La Nouvelle Eurydice*".

10 Le personnage d'Octave déborde de l'extrait que nous nous sommes choisis: il s'introduit dans *Souvenirs pieux* dès la première section "La tournée des châteaux", (130-132), et réapparaît dans la dernière section du livre ("Fernande") où une filiation directe s'établit entre Octave et l'auteur, en passant par la mère de cette dernière. La relation entre Pirmez et la petite Fernande s'explique de deux 'points de vue' différents: celui de l'oncle ("La petite trottine avec lui le long des plates-bandes. [...] Ses traits brouillés hésitent encore, mais Octave croit y reconnaître l'étroit profil arqué qu'il a aimé chez son jeune frère, et auquel il n'est pas insensible quand il se regarde entre deux miroirs. Et puis, elle porte au féminin le nom qu'avait Rémo, avant qu'il n'eût à jamais rebaptisé celui-ci" (231-232)); puis, adoptant le point de vue de Fernande, Yourcenar évoquera un Octave Pirmez conteur inspiré, recréant la mythique légende de Sainte Rolende (233-235): "Il semble, conclut Yourcenar, qu'une telle histoire, apprise dès l'enfance, doive à jamais marquer une sensibilité féminine. Elle n'empêcha pas toujours Fernande de tomber dans le style courrier du cœur. Mais quelque chose subsistait, mince fil de la Vierge par un matin d'été" (235). A la page 217 Yourcenar

celui d'Octave Pirmez et de son frère. Première entorse au modèle intentionnel de l'intersubjectivité: la relation *je - tu* se voit supplanter par un jeu de miroirs où le *je* recherchera dans le *tu* un alter ego conçu comme reflet plutôt que comme substance. Ce que Yourcenar appelle sa "quête d'Octave" (175) se dévoile, et non seulement dans le vocabulaire employé ("dieu", "double": termes clés de l'auteur; nous en rencontreront d'autres comme "frère", "nu"...), quête d'analogie au travers des différences de l'histoire et de l'idiosyncrasie; à la fin de son étude, l'auteur écrit: "Avant de laisser repasser à ces deux ombres le fleuve infernal, j'ai quelques questions à leur poser sur moi-même" (208). La suite de l'alinéa ne laisse subsister aucun doute quant aux dimensions *personnelles* de la rencontre avec les deux frères:

Après la longue série d'ascendants et de collatéraux dont on ne sait rien, sinon leur date de naissance et d'entrée dans la mort, enfin deux esprits, deux corps, deux voix qui s'expriment avec fougue, ou au contraire avec réticence, deux êtres qu'on entend soupirer, quelquefois crier (208).

Rencontrer sur sa route les frères Pirmez compensait, semble-t-il, de ces innombrables anonymes que mentionnera *Archives du Nord*<sup>11</sup>, et que l'écrivain ne pouvait animer que de la substance de son imagination<sup>12</sup>.

---

reprend ce "fil de la vierge", en s'y intégrant elle-même ainsi que le personnage de Zénon (voir la citation à la fin de notre étude).

11 Marguerite Yourcenar, *Archives du Nord* (Paris: Editions Gallimard, 1977).

12 "Essayons pourtant, à force de sympathie imaginative, de nous rapprocher d'une de ces personnes, prise au hasard, Françoise Lenoir, par exemple, ou sa mère, Françoise Leroux. Leurs noms mêmes ne leur appartiennent pas, des millions de femmes en France les ayant portés, les portant, ou allant les porter comme elles. De Françoise Lenoir, nous savons seulement qu'elle se maria, fille, à quarante ans. Va plutôt pour Françoise Leroux. Hé, Françoise Leroux! Hé! Elle ne m'entend pas. En m'appliquant beaucoup, je parviens pourtant à la voir dans sa maison au sol de terre battue (j'en ai vu de pareils, enfant, aux environs du Mont-Noir) [...] Hé! Femme Leroux! [...] C'est par les faits et gestes les plus banals qu'il faut d'abord tenter de cerner un être, comme si on le crayonnait à grands traits. [...] Ce qu'elle a pensé et senti à l'égard de ses contentements et de ses peines, de ses maux physiques, de la

La nécessaire entremise du langage fait que la rencontre qu'il favorise présentera cependant d'autres entorses encore, et aussi essentielles qu'évidentes, par rapport au modèle "classique" de l'intentionnalité intersubjective. Par le langage, le dialogue effectif entre *je* et *tu* que postule, fût-ce de façon métaphorique, l'acte d'interrogation auquel il se voit assimiler ("j'ai quelques questions à poser"), ne s'établit, pour le *je* interrogateur, qu'à partir d'un rapport, fatalement asymétrique, avec un *il*, voire un *ça*: celui des *personnages* que proposent les portraits (littéraires, photographiques ou picturaux) que consulte "l'historien poète" (214).

Que Pirmez et Rémo aient écrit, et que Yourcenar puisse ainsi alimenter ses évocations (son "montage", p.170) des données proprement idiolectales extraites de leur correspondance ou de leur œuvre, change moins au problème que pourrait le faire accroire toute confrontation superficielle aux anonymes d'*Archives du Nord* ou à ces exemplaires femmes Leroux que cite le passage repris par notre note 12: personnages dont ne subsiste, comme trace de ce qui fut leur être-là, qu'un nom au demeurant bien peu personnalisant. Tout comme la distance entre la personne et sa négation s'avère minime pour qui en consulte les ultimes reliques historiques, ainsi en est-il aussi, semble-t-il, de cet atout sémiotique définissant l'humain de manière si exclusive, le langage: son fonctionnement semblerait entraver autant que favoriser la communication que l'on pouvait croire être sa vocation première.

Les deux frères sont, le texte y insiste, pétris d'humanités; mais leur discours s'investit d'autres strates de lieux communs aussi qui, s'ils rendirent trouble déjà le regard que jetèrent leurs usagers sur eux-mêmes et

---

vieillesse, de la mort qui vient, de ceux qu'elle a aimés et qui sont partis, importe ni plus ni moins que ce que j'ai pensé et senti moi-même. [...] Elle est comme nous tous dans l'inextricable et l'inéluctable" (AN 166-168).

sur leur temps, ne manqueront pas d'empâter le dialogue que voulait engager avec eux une Marguerite Yourcenar sans cesse entravée, du moins dans le cas d'Octave, par une indifférence tirant à la répulsion<sup>13</sup>. En ce qui concerne le frère cadet et son positivisme progressiste, la commentatrice notera:

L'ardent Rémo a lui aussi ses tics et ses préjugés d'époque. Son positivisme, auquel il est parvenu par la plus épuisante des ascèses mentales, a toute la roideur d'un dogme. [...] L'admirable jeune homme souffre du défaut qui, depuis deux siècles, caractérise la pensée de gauche: son optimisme. Comme Michelet et Hugo, il croit l'homme bon, non seulement dans sa forme mythique et originelle, mais encore aujourd'hui, et dans la rue. Il accepte tels quels les postulats favorisés des esprits avancés de son temps. [...] les hommes du peuple prennent sous sa plume des aspects de chromo (184).

"Cette rhétorique démagogique, conclut Yourcenar, ne vaut pas mieux que l'éloquence doctrinaire d'Octave". Rémo retombait dans le travers que lui-même reprochait à son aîné: "Il semble que tu as vu la Terre de Labour sous son seul aspect poétique [...] et que tu y as pris pour seul guide l'auteur des *Géorgiques*. Tacite t'aurait mieux guidé" (145-146).

La distinctive teneur des clichés de l'oncle Octave doit être cherchée ailleurs sans doute que dans son humanisme distingué ou même dans ses références à Chateaubriand. C'est à ce niveau spécifique qu'il faudra également situer avant tout la "question" que Yourcenar avait à poser par delà les barrières de sa répulsion. Après avoir formulé ses caractéristiques réserves, l'auteur qualifie, utilisant ce qui constitue à notre avis le mot clé de l'extrait, de "philosophique" la problématique que lui soumet le destin des deux Pirmez:

Si la philosophie, comme le veulent ses spécialistes, consiste à élaborer des systèmes ou à clarifier des concepts, Octave Pirmez n'est à aucun degré philosophe. [...] Si au contraire la philosophie est principalement lente percée par delà les notions habituelles que nous entretenons avec les choses, patient cheminement intérieur vers un but situé à une distance qu'on sait infinie, Octave a quelques droits au titre de philosophe (180).

---

13 "J'ai mis longtemps, je l'avoue, à m'intéresser au pâle 'oncle Octave'" (171).

Dans le cas de Rémo, dont est cité l'aveu de n'avoir aimé "que cette vierge vêtue de bure, la pensée pure" (211), la perspective philosophique s'imposait de façon massive, et nous renviendrons sur les nombreuses références de notre extrait à la philosophie, d'époque autant que contemporaine. Dans le cas d'Octave, écrivain et biographe éditeur de son frère, l'aventure philosophique prenait cependant plus explicitement l'aspect de démêlé avec le code, avec le langage: "Lui-même, devant certaines données courantes de nos jours, s'est d'ailleurs aperçu que la métaphysique est avant tout une sémantique" (180). Quel était ce langage?

La "lente percée" philosophique confronta Octave à deux énigmes biographiquement existentielles: le suicide (thème majeur de l'extrait, et yourcenarien par excellence, explicite dans le cas de Rémo mais aussi, comme le suggère l'auteur, implicite dans celui d'Octave<sup>14</sup>) et la sexualité. "[...] l'amour, je ne le connais que trop!" s'exclame Octave (162). Yourcenar citera l'écrivain qui scandalisa un bien-pensant d'ancien camarade en lui dévoilant sa liaison "*avec une blonde*" (201); seront mentionnés aussi ces épisodes à jamais inconnus que devait évoquer la correspondance échangée par Octave avec un autre ami de collègue, moins "bien-pensant" sans doute, Félicien Rops, à qui, de nombreuses années après les faits, Octave demanda avec insistance de rendre moins compromettante une publication de lettres que projetait le "libre graveur", en remplaçant son nom à lui par un pseudonyme (192). Dans la suite, le commentaire de *Souvenirs pieux* sera ponctué d'allusions renforçant, à propos de certains penchants du solitaire, le rapprochement avec *Alexis*: "On sent de très bonne heure chez ce lecteur

---

14 "Par au moins une partie de soi-même, il aspirait à sortir du temps [...] Tout se passe souvent en pareil cas comme si le corps d'un homme prenait de soi-même la décision que l'esprit n'ose prendre. L'acquiescement se situait pour Octave à ce niveau physiologique, ou plutôt alchimique, où l'être humain assiste comme du dehors, et sans bien le comprendre, à un travail de dissolution qu'il a, sans le savoir, provoqué. Aucun geste violent, aucune anecdote mélodramatique n'était nécessaire. '*Cette chose si naturelle, la métamorphose.*' [...]" (200).

de Théocrite un goût de la beauté adolescente" (196)<sup>15</sup>.

Imbibé de Chateaubriand, le langage qu'Octave rencontre sur sa route immédiate n'est certes pas celui des Anciens:

Pas plus que l'admiration pour les héros de Plutarque n'aida Octave à regarder en face le suicide, ni que la fréquentation des poètes antiques ne l'a débarrassé de certaines pudeurs quasi victoriennes dans l'expression de l'amour, la pratique des maîtres d'autrefois ne l'a inoculé contre l'influence de ces trois femmes de lettres sentimentalement chrétiennes, Madame de Gasparin, Madame Swetchine, et Eugénie de Guérin sans cesse présente auprès de Maurice comme Irénée auprès de son fils. Ces dames ont été trop lues à haute voix dans le salon d'Acoz, conjointement avec d'éloquents défenseurs de bons principes, Montalembert entre autres, d'autant plus apprécié qu'il avait épousé une Mérode, et Monseigneur Dupanloup, "l'illustre évêque d'Orléans", comme l'appelle Octave, à qui Proust reproche d'avoir fait parler mauvais français à toute une génération de jeunes nobles (178).

C'est au même Montalembert que Yourcenar attribuera, observons-le en passant, dans *Archives du Nord* (225), l'original du thème latin déchiré en mille morceaux par Michel, préférant le "latin de lycée" que lui reprocha son pâle régent jésuitique, au "latin de sacristie" qu'il imputa à ce dernier, cela lors d'une confrontation tournant bientôt au pugilat, et qui détermina, pour le père déjà personnellement marginalisé de notre auteur, une exclusion de plus hors du système éducatif et langagier de sa classe sociale:

---

15 "Tout jeune encore, sur les bords de la Sambre, il avait contemplé les enfants du village pêchant à la ligne; la grâce des attitudes et des corps demi-nus lui avait fait oublier que ces garçons n'étaient là que "*pour guetter une proie*", et lui avait inspiré "*les mêmes émotions que, plus tard, la frise du Parthénon*". A vingt ans, dandy plutôt qu'étudiant, il avait rêvé pour son tilbury d'un groom beau comme un page de Pinturicchio ou un éphèbe de Praxitèle. A vingt-six ans, il ramenait d'Italie son jeune groom Giovanni, qui lui donna bientôt du fil à retordre; son fidèle groom Guillaume fut ensuite le compagnon de ses randonnées forestières". Ici aussi l'inclination personnelle se modèle, on le voit, sur l'archétype culturel ancien ou renaissant, comme l'appuie d'ailleurs un peu méchamment Yourcenar: "Leurs rencontres [d'Octave et de José] dans les bois sont une chaste idylle grecque dans le gris et chrétien Hainaut. Elles sont parfois si émouvantes qu'Octave, soucieux de ménager son calme ("*j'ai éprouvé trois nuits d'insomnie*") et voulant conserver son temps pour ses travaux, décide de les espacer momentanément ("*Revoyons-nous souvent en esprit, et que nos anges gardiens invisibles s'entendent pour nous protéger...*") (164).

système pédagogique qui constituait, de manière plus concrète pour lui, une émanation de ce milieu que dominait l'épaisse féminité des Irénée Drion, fille d'Isabelle Du Woz et mère d'Octave, des Noémi Dufresne, mère de Michel et grand-mère de Marguerite, des Reine Bieswal de Briarde, grand-mère de Michel, mère de Michel-Charles, chefs-d'œuvre autant qu'artisanes et trésorières d'une société "où la femme n'a pas besoin de voter et de manifester dans les rues pour régner" (AN 119). Dans le cas d'Octave, "Madame Irénée a de son côté Dieu, la tradition, les principes, la science exquise de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas; elle a en grande partie tracé d'Octave l'image à laquelle il se conforme" (SP 159).

Chrétien d'apparence, mi-aristocratique mi-bourgeois<sup>16</sup>, le code avec lequel se débat Octave sera d'essence femelle: "*Notre esprit est comme un être femelle qui ne conçoit que dans les instants où il est fécondé par les sensations*", notera l'auteur des *Heures de Philosophie* (181). Et c'est cet écran langagier qui coupera pour une part capitale "l'enfant sage que par certains côtés de son caractère il avait toujours été" (198) de cette *virilité du vrai* chère à Emile Zola. En effet: "Irénée Drion me semble avoir appartenu au groupe des mères parfaites et abusives qui abondaient à l'époque et pesèrent comme des incubes sur la destinée de leurs fils" (173). Et la différence entre les destins d'Octave et de Rémo s'éclaire surtout, aux yeux de Yourcenar, de celle entre leurs rapports avec la mère<sup>17</sup>. Après la mort d'Octave, Madame Irénée, auteur d'un recueil de récits de morts édifiantes, avait noté les paroles du mourant: "*Je n'y vois plus; c'est*

---

16 "Ce même français amorphe et solennel passait pour distingué dans les salons parisiens corrects et quelque peu doctrinaires: autour de Madame Dambreuse et la Marquise de Villeparisis, on n'a ni parlé ni écrit autrement" (178).

17 "La mère et le fils s'estiment l'un l'autre. Elle est fière de cet écrivain un peu en retrait dans une mélancolique pénombre, dont les livres méditatifs et touchants n'expriment que de bons sentiments. Rémo, sorti de bonne heure du milieu familial, lui a échappé davantage; c'est sans doute pour n'avoir pas reçu constamment les conseils maternels, Octave le reconnaît, que son jeune frère a mal fini. Pour lui les voyages ont été moins aventureux, et, quand il lui arrive d'en faire encore, il les écourte, pour ne pas laisser trop longtemps seule cette mère toujours un peu souffrante, qui lui survivra onze ans" (159-160).

*l'agonie. Adieu, Emile! Pardon, mon Dieu! Pardon, Maman!"* (198); puis, la mère du défunt signalera "que les titres des ouvrages de son Octave, sauf *Feuillées* et *Lettres à José*, ont été choisis par elle. Cela met à son compte trois titres qui n'ont pas dû demander un grand effort d'invention, mais Irénée tenait surtout à prouver qu'elle avait été jusqu'au bout la conseillère de son fils" (198).

Maternel, ce discours dont les ouvrages d'Octave reproduisent le sulpicianisme, est en toute première instance un discours sur la mort; cette mort y est vue toutefois par une vivante, sans cesse un peu souffrante peut-être, mais dont Yourcenar souligne qu'elle survivra de onze ans à son fils: "Elle ne pensait pas, disait-elle, lui survivre longtemps. Mais on se trompe toujours sur la mort. Elle survécut longuement, non seulement à Octave, mais à Emile, décédé l'année suivante, et ensuite à Zoé, sa sœur cadette. La dernière des demoiselles Drion avait la vie dure" (199)<sup>18</sup>. Octave poursuit

---

18 Le texte continue: "Ma mère fit encore en 1894 une brève et respectueuse visite à cette grand-tante si chargée de deuils" (243). Y aurait-il ici, de la part de l'auteur, restriction mentale par le contraste suggéré entre le sort, muet, de ceux qui n'y sont plus, et l'affliction un peu trop éloquente de ceux qui se parent d'un deuil comme on l'eût fait de trophées? Yourcenar note chez certains membres de sa famille une singulière faculté de se charger, au niveau du pathétisme d'un discours ému, de la souffrance d'autrui: ainsi à propos de Benjamin Pirmez, père d'Octave, évoquant les tempêtes en mer: "En des nuits pareilles, ce Benjamin Pirmez, dont Octave vient d'évoquer les côtés odieux, disait avec une sorte de peureuse pitié: "Il y a en ce moment des naufrages en mer." Et, ensuite, il tombait dans un long silence. [...] Octave, qui tient peut-être de son père le don de souffrir à distance, se dit que Louis Troye suant dans son lit a vécu sans doute quelques heures de plus d'agonie; ça et là, d'autres mourants moins cossus s'agitent sous leurs maigres couverture dans les masures de Châtelineau ou de Gerpennes" (157). Duplicité de la "compassion" qui s'exhale en pensée ou s'exprime par les mots: si l'élan d'Octave s'élève noblement, d'une manière qui sera celle également de Yourcenar, de l'individuel au cosmique en passant par le social: "Quand ce faible passant qu'Octave se sent être ne sera plus là pour le défendre, ce sol tapissé de milliards de créatures que nous appelons l'herbe et la mousse sera peut-être corrodé, couvert de scories" (158), en revanche la douleur affichée de Noémi relève, au niveau qui est le sien, du lieu commun bourgeoisement mondain, cachant un égoïsme d'autant plus répugnant qu'il est sans doute inconscient; ainsi à propos de la visite de condoléances que rend à cette dernière une "dame du beau monde lillois": "[...] Noémi traverse le vestibule pour la recevoir. — Mais, ma pauvre Noémi, tes cheveux sont tout gris! — C'est le chagrin, ma bonne Adeline, c'est le chagrin" (AN 312).

dans son œuvre l'entreprise maternelle de *par(l)er la mort*, de filtrer, par l'écran idéologique du dicible social, ce tragique passage de la personne à ce qui précisément "n'a de nom en aucune langue". C'est à cette occupation qu'il se livre, à propos de la mort de l'oncle Troye, dans sa lettre à son jeune ami José de Coppin<sup>19</sup> ; c'est le même but qu'il se propose surtout, dans son livre consacré au cas, superlatif en ce que suicidaire, de Rémo: "Le suicide dans son milieu est un mot obscène. Habitué qu'il est de longue date à la litote et aux précautions oratoires, l'écrivain en lui se rassure, songe que les deux ou trois réajustements auxquels la décence l'oblige sont peu de chose comparés à cette longue élégie pour une âme héroïque. De quel droit, d'ailleurs, contredire une mère en deuil, qui ne supporterait pas l'idée que ce fils, objet de tant d'inquiétudes, soit mort en état de péché mortel?" (154) Il fallait compenser par l'abondance du délayage cette unique carence sémantique.

En ce qui concerne cet autre objet capital du discours, la sexualité, Marguerite Yourcenar retient également, à propos d'Octave, la litote, que n'exclut pas, bien au contraire, la verbosité des "molles amplifications à la Télémaque" (178), comme mécanisme essentiel de la rhétorique qu'elle attribue, en d'autres endroits de son œuvre, au style issu des collèges catholiques de l'époque<sup>20</sup>. Tout en n'infirmant pas directement les

---

19 "[...] le récit de la visite à Louis Troye, qu'il voulait noble et touchant, prend malgré lui un ton ampoulé: il rappelle malencontreusement ces descriptions de bonnes morts que collectionne Madame Irénée. José a-t-il vraiment envie de lire cette homélie?" (202).

20 Ainsi, à propos de son demi-frère, pas particulièrement chéri, notre auteur notera dans *Archives du Nord*, et à nouveau, significativement, dans l'évocation d'une parade face à la douairière de référence: "Comme beaucoup d'élèves des bons pères, il jouait avec des équivoques qui n'étaient pas tout à fait des mensonges: aux questions de Noémi, sûre d'avance que la De-Dion-Bouton n'avait su gravir les hauteurs du Mont-des-Cats, il répond qu'il est arrivé là-haut dans la voiture; il voulait parler de la charrette à foin qui l'avait recueilli après la mauvaise panne au bas de la colline" (AN 301). La litote réapparaît à propos de Michel-Charles écrivant à ses parents de "rassurantes missives" d'Italie (AN 129). Commentant le style d'un rapport secret rédigé au sujet de son grand-père, Yourcenar retient le "pli reçu dans certains collèges religieux où la litote et la restriction mentale ont continué à fleurir depuis le XVIIe siècle et qu'afflige encore trop souvent ce vice qu'est une sincérité posée de biais" (AN 193).

insinuations "quelque peu acides" de Félicien Rops ("*cet abstracteur de quintessence était au fond un joyeux et un vivant*" (191)), Yourcenar se gardera cependant d'assimiler le cas d'Octave et de ses proches à ce qui n'eût été qu'une hypocrisie trop banale.

Rops n'a tout d'abord peut-être pas, observe-t-elle, "assez compté avec les soudaines gaietés des timides et des mélancoliques, soit qu'ils réagissent contre eux-mêmes, soit qu'ils s'efforcent, comme c'est plus souvent le cas, de donner le change". Yourcenar évoquera même les possibilités de "défoulement [*sic*] d'un homme sorti du milieu guindé où le maintenait Madame Irénée" (192). L'essentiel demeurerait le recours au masque, et quel qu'il fût: celui, par la suite soigneusement déposé, du luron, qui eût rapproché Octave de son autre frère, ce mondain d'Emile, le "gros colibri" de Bruxelles, ou au contraire celui d'un Hamlet relayé par René <sup>21</sup>.

Avant de nous occuper du "vrai visage" (192) que cacheraient ces masques, notons en tout cas déjà l'essentielle divergence, chez le complexe Octave, entre la "réalité" et son signe. Dans sa lettre à Rops, le solitaire d'Acoz extrapole lui-même cette divergence, et de façon assez nue, à la totalité de son œuvre:

Depuis vingt ans, je travaille patiemment et obstinément à créer une œuvre homogène, élevée, d'un caractère essentiellement sérieux, sacrifiant toutes mes fantaisies spirituelles pour ne laisser survivre de moi que le côté sentimental et philosophique, et, pour ainsi dire, arrangeant chaque jour les plis de mon suaire, de façon à ce que le souffle du temps ne puisse les déranger (192).

Dans l'interprétation yourcenarienne, le regard *sub specie aeternitatis*

---

21 "L'amateur de masques a pu porter de temps à autres celui du joyeux drille, du roué désinvolte, ou, tout simplement, du bon Belge, faux nez plus factices encore que son loup de jeune prince romantique (192).

sous lequel on blanchit son sépulcre<sup>22</sup> passait, on s'en sera douté, par les yeux de la mère: "On se doute aussi qu'il a pu craindre que cette publication tombât sous les yeux de Madame Irénée, encore que celle-ci ne lût certainement pas avec assiduité *La Vie Parisienne*, ou tout autre journal du même genre où Rops se proposait de publier ces lettres" (193). Le frère aîné avait également espéré, poursuivant l'œuvre maternel, protéger de son vivant Rémo des "vapeurs délétères" de son idéalisme (152). Plus tard, l'irréversible s'étant accompli, "Octave, d'accord avec la famille, avait lissé de son mieux les plis du linceul de Rémo. De son propre aveu, il passa le reste de sa vie à en faire autant pour soi-même" (193). Dès la première page du livre consacré à son frère, le suicide de Rémo deviendra cet "accident fatal" dû à la détente d'une "arme chargée à son insu" (152)<sup>23</sup>. Octave décédé à son tour, le travail de lissage se poursuivra à son sujet: "Les discours [...] furent passés au crible par la famille avant d'être prononcés. On craignait qu'ils rangeassent '*le pauvre Octave*' parmi les déistes, voire même les matérialistes' " (203). Après avoir retranscrit dans son texte à elle le *Souvenir Pieux* d'Octave, Marguerite Yourcenar, évoquant le parallélisme de son geste avec celui d'Octave qui avait intégré à son *Rémo* le faire-part de Goethe, notera: "[...] ces quelques lignes montrent à quel point s'effacent vite les traits particuliers d'un homme mis sous terre" (204).

Le dernier passage a son importance en ce qu'il établit un lien assez clair

---

22 "Sépulcres blanchis" est la formule sous laquelle le révolutionnaire Rémo avait quant à lui dénoncé son milieu: "*Tu me connais mal, Cosimo... Tout le bagage de ma vie est perdu, si toi, le confident de mes travaux, tu n'en apprécies pas la valeur. Tu m'accuses de matérialisme: est-ce parce que je ne veux vivre que de la vie de l'esprit? Et de misanthropie: est-ce parce que j'ai reconnu la vérité de cette parole biblique, sépulcres blanchis, chaque fois que je me suis trouvé parmi les heureux de ce monde?*" (153).

23 "Assurément, ce fin lettré n'ignore pas qu'en français d'autrefois toute occurrence désastreuse peut noblement être désignée par le mot accident, et pas seulement un coup de feu parti au hasard. Madame Irénée, en dépit des essais qu'elle a composés sur quelques femmes du Grand Siècle, n'y regardera pas de si près, et jugera que son Octave se conforme à ce qui est devenu l'article de foi de la famille: Rémo est mort d'avoir manié un revolver qu'il ne savait pas chargé, et qu'il a distraitemment tourné contre sa poitrine" (162).

entre l'entreprise de Yourcenar elle-même et celle de l'écrivain qu'elle thématise. A propos des autres personnages également, des analogies semblent étayer la récurrence d'une destinée supra-individuelle imputable à la permanence sous-jacente d'un même humanisme yourcenarien. A chaque niveau s'accomplit en effet un même dialogue partiel, diversement accentué, entre l'individuel et le général, un *solve et coagula* où la dilution de la personne dans le lieu commun s'accompagne d'une recherche de la vérité au travers des masques généralement langagiers. Aussi bien Yourcenar que Pirmez dans ses bons moments plongent d'une part dans cette "syntaxe des formes, ces '*phrases d'un discours éternel*' " (182), situées au-delà de tout divorce entre les mots et les choses. De l'autre, nous avons évoqué l'embourbement d'Octave dans les lieux communs maternels, eux-mêmes prolongements d'un discours de classe. "Le style d'Octave Pirmez, synthétise notre auteur, pourrait servir à exemplifier la distance souvent énorme entre la culture d'un homme et son écriture" (175). La culture d'Octave déborde amplement de la littéralité de ses lieux communs. Et cette culture est, elle aussi, en partie héritage familial.

Benjamin Pirmez se reposait des abois de sa meute en donnant avec son frère Henri, son frère Victor et sa sœur Hyacinthe de petits concerts de musique de chambre. L'oncle Léonard avait écrit un traité d'astronomie, léguant peut-être à Rémo son télescope et son goût des astres; la tante Hyacinthe fit lire à Octave la *Bhagavad Gita* (177).

A l'ample érudition gréco-latine dont Yourcenar souligne le caractère malgré tout exceptionnel pour l'époque (177), s'ajoutent chez Octave (et de manière toute similaire chez Rémo) des enracinements dans le moyen âge italien (Jacopone da Todi), une pratique de Marc Aurèle, de saint Augustin et de *L'Imitation* (178); "parmi les maîtres français, il revient sans cesse à Montaigne et pratique Saint-Simon": lectures pour le moins peu banales, et dont le relief contraste avec le terne néo-classicisme de l'œuvre explicite.

Rappelons aussi que la sensibilité d'Octave, elle non plus dépourvue sur ce plan de précédents familiaux, s'était ouverte de bonne heure à une "compassion" débordant, fût-ce d'une manière avant tout sentimentale sans doute, des cadres immédiats de son milieu d'origine. Mais à nouveau

l'écriture s'opposait à la culture profonde. "Il est curieux de voir l'amateur de sangliers et de serpents, qui se sentait '*de la grande famille de tous les êtres vivants*' , combattre acrimonieusement le darwinisme et s'offusquer à l'idée de descendre des primates" (182). C'est que nous étions retombés ici dans le domaine de *l'écriture*, et des lieux communs d'époque et de classe. Car Octave quant à lui "acceptait la notion d'une échelle conduisant de la nuit animale à ce qu'il suppose le plein jour de l'homme, mais le positivisme triomphant des darwinistes blessait à la fois son humanisme et son christianisme" (183)<sup>24</sup>. Et même dans le cas de cette trésorière de pieux poncifs, Madame Irénée, elle dont Yourcenar avouait que "l'absence d'esprit critique dont témoignait son ouvrage, et sa platitude édifiante" (173) l'atterrèrent, l'auteur de *Souvenirs pieux* ajoute: "Et néanmoins, je n'étais pas tout à fait sans respect pour cette compilation de ma grand-tante. Cette dame en crinoline avait essayé de regarder en face la suprême réalité" (173-174)<sup>25</sup>. Il semblerait que la langage, *Janus bifrons* par essence, ne soit étouffoir fatal pour l'expression de l'expérience vécue de l'individu, que

---

24 C'était en fait souscrire, mais sous une nomenclature différente, spiritualiste, à l'essence même du darwinisme. Le blocage relève, pour Yourcenar qui, adoptant le point de vue de la modernité, se fait l'apologiste du prudent Pirmez, de la connotation sociale, non du contenu notionnel: "Nous oublions trop que la théorie évolutionniste a vite passé du plan de l'hypothèse scientifique à celui de l'argumentation qui oppose Monsieur Homais au curé Bournaisien. A ce niveau, montrer dans l'homme le descendant des espèces animales a été, en effet, une position antispiritualiste, tendant à ravalier l'homme plutôt qu'à mettre en évidence une mystique chaîne des créatures, dont les darwinistes du Café du Commerce, et même ceux des laboratoires, se souciaient fort peu. Octave Pirmez n'a pu prévoir Teilhard de Chardin, ni le moment où les esprits les plus avancés à l'intérieur de l'Eglise se rallieraient à la thèse évolutionniste au moment où celle-ci cesserait d'être pour la science un dogme monolithique" (183).

25 La suite du texte, apportant sa nuance, contient un autre saut vers la modernité: "[...] cette préoccupation était moins rare de son temps que du nôtre. De saintes personnes qu'eût suffoquées le moindre mot jugé indécent échangeaient volontiers, au salon, des détails hideux ou sales concernant des agonies. Nous avons changé tout cela: nos amours sont publiques; nos morts sont comme escamotées. Il n'y a guère à choisir entre ces deux formes de pudibonderie" (174). Par sa proximité comme par les modalités de son occurrence, la mort de Rémo outrepassait évidemment, pour Irénée et sa famille, les marges de fluctuation inscrites au lieu commun de l'époque.

dans la mesure où il s'agit de celui que nous tiennent *les autres*. Le même code était clé pour son initiateur.

Si, toute proportion gardée, Irénée se rattache à cette lignée yourcenarienne de mères qui, pour que la vie ait son cours, aveuglent ceux mêmes à qui elles la donnèrent<sup>26</sup>, ses plats lieux communs ne furent pas en effet, pour elle, obstacles mais instruments de connaissance. La situation des fils se devait d'être différente, mais ici aussi, et en dépit des oppositions caractérielles et autres séparant Octave de Fernand-Rémo, l'objet de ces regards entravés ne manque pas de présenter, chez les trois protagonistes, de remarquables similitudes. C'est celles-ci qui rapprocheront aussi leur quête de la Vérité dernière, de celle menée par l'auteur qui les étudie. On aura remarqué, à propos de Madame Irénée, l'allusion au *regard ouvert* face à la mort, attitude dont l'auteur fera son programme éthique dans ses *Entretiens*, avec Mathieu Galey<sup>27</sup>.

Du quatuor de protagonistes que forment Irénée et ses trois fils, Emile, le mondain et politique fêtard qu'Octave "aime bien" (160), n'a pas écrit, et on peut supposer que son regard ne se sera pas longtemps ouvert aux abîmes des fins dernières; il ne retient pas longtemps l'attention dans *Souvenirs pieux*, et se perd vite, après quelques mentions, dans la masse anonyme des bons bourgeois dont pullule son milieu. Octave, l'aîné, forme avec le tragique Rémo un couple consanguin qu'unirent des discussions intellectuelles et une correspondance littéraire passionnées: c'est Rémo qui constitue l'archétype qu'allait projeter ensuite Octave, troquant à la suite de sa mère des *existences* pour des *essences*, dans d'autres relations ultérieures:

Octave nous a dit qu'il aimait son frère dans ses 'amis d'un jour'. Il semble surtout qu'il ait gardé le besoin de cette affection basée sur une confiance fraternelle; de ces conversations dans lesquelles deux esprits s'unissent et s'affrontent en une sorte de viril mariage, faisant entrer dans leurs rapports le monde des idées, le monde tout court, et

---

26 Cf. "Le Lait de la Mort" (*Nouvelles Orientales*) in: Yourcenar, *Œuvres complètes* (Ed. de la Pléiade) 1170-1171.

27 Yourcenar, *Les Yeux ouverts, Entretiens avec Mathieu Galey* (Editions du Centurion, 1980)

le monde des songes; de cette situation ambiguë où le protecteur est en même temps le protégé (196).

Dans ces rapports de force dont l'agressivité n'est certes pas absente, l'aîné était sans doute, initialement, par rapport au cadet, le protecteur maternel: "Octave sait trop ses classiques pour ne pas se voir, lui, si beau à l'époque, sous l'aspect du jeune Hermès portant dans ses bras Dionysos enfant" (156). Par la suite, la force incombera à Rémo, ainsi qu'une analogue sollicitude maternelle<sup>28</sup> ; après l'"accident fatal" encore, "même éloigné, même suspect, Rémo soutenait Octave de sa force. José, par la suite, semble avoir été une doublure assez pâle du disparu, sans qu'on puisse d'ailleurs ignorer ce que cette amitié a pu apporter de douceur à un homme fatigué" (196-197).

Dans le duo fraternel, c'est le frêle Octave qui fut le *vivant*, ce fut lui le continueur effectif d'Irénée, et, au-delà, de cet autre vivant, lui aussi "latiniste jusqu'au bout" (142), que fut l'oncle Louis Troye, ancien gouverneur du Hainaut, un de "ces hommes qui choisissent de faire de leur mieux dans la société *telle qu'elle est* " [nous soulignons] (137). Face à ces vivants de (plus ou moins) bonne volonté, l'idéal de connaissance que poursuit Rémo le "révolutionnaire", avait confronté de bonne heure ce dernier à la double thématique d'une intégration de l'individu dans le cosmos<sup>29</sup>, et d'un décentrement du moi<sup>30</sup> face à une transcendance pensée en des termes remontant, par delà les idées platoniciennes, à un nîrvana du type hindou repensé de fraîche date par Schopenhauer. Le moi se pensait ici

---

28 "De Grèce, il redit les appréhensions que lui causent les angoisses et les incertitudes littéraires d'Octave, multiplie à son aîné de onze ans les recommandations quasi maternelles (*'Monte moins à cheval, ne chasse pas'*)" (SP 195-196).

29 "De temps à autre [...] *'l'âme radieuse'* avait laissé entrevoir à Octave d'éblouissantes clartés venues d'un autre horizon. *'Il avait aperçu un nouvel anneau à la chaîne qui, dans l'unité infinie, relie entre elles toutes les créatures'*" (151).

30 "Et l'aîné avait reçu en prévoyant le pire les confidences parfois illuminées du cadet: *'C'est quand je cesse de sentir ma personnalité, c'est, en un mot, quand je ne suis plus, que je suis vraiment satisfait. Mais ces instants de joie sont des éclairs; ils font mieux apparaître l'obscurité de mon existence quotidienne'*"(151).

cheville de la "syntaxe universelle" d'un monde conçu comme langage<sup>31</sup>. Issu du "besoin de servir, pendant qu'il est temps encore, ceux qui vivent" (145)<sup>32</sup>, l'engagement politico-social de Rémo prendrait logiquement la forme d'une lutte, d'ailleurs de bonne heure désespérée, en faveur de l'enseignement des masses<sup>33</sup>.

Octave, qui avait compris, et d'emblée, l'enjeu intimement suicidaire de l'aventure de Rémo, continua néanmoins de juger celles-ci en termes de succès et d'insuccès<sup>34</sup>. Le vivant faisait ici l'apologie de sa propre prudence: "*Il [Rémo] ressentit un profond chagrin en s'apercevant que je l'abandonnais par l'appréhension que me causaient ses nouvelles théorie, ma nature*<sup>35</sup> *ne me portant pas à une action téméraire dont je ne vois pas clairement le terme*" (150). Evoquant la veillée du corps de Rémo, dûment entouré du groupe de Sœurs Noires en prière, Yourcenar notera, citant le lieu commun évangélique et ébauchant, par le biais du discours indirect, une généralisation révélatrice:

[...] cette espèce de réhabilitation éclatante [...] eût été impossible, si la famille n'avait pas nié la mort volontaire. Le tempérament d'Octave ne le porte pas à prendre le contrepied de l'opinion publique [...]. Où qu'on aille et quoi qu'on fasse, ne se heurte-t-on pas, d'ailleurs, à des vérités qu'il faut taire, ou tout au moins n'insinuer que prudemment et à voix basse, et qu'il serait criminel de ne pas savoir garder pour soi? Octave se rassure. L'oncle Troye, si judicieux, n'aurait pas tranché autrement (154).

Conflit entre une "culture" et une "écriture", le drame d'Octave pourrait-

---

31 "L'étudiant de Weimar et d'Iéna, enthousiaste de Fichte et de Hegel, l'ardent lecteur de Darwin, d'Auguste Comte et de Proudhon, l'adolescent passionné qui discutait des heures durant, avec un jeune médecin de ses amis, les philosophes de l'Inde et Swedenborg, s'était aussi enivré de Schopenhauer. '*Je n'étais plus qu'une pensée vivante*', disait-il évoquant lui-même son court passé" (145).

32 "*Cela m'est nécessaire, pour vivre, de me sentir utile*" (148).

33 "*Alors, cette ignorance, il faut la combattre... Ces âmes généreuses, il faut les armer d'un front réfléchi... Elles doivent savoir se passer de l'appui des puissants, et, fortifiées par l'instruction, trouver secours en elles-mêmes*" (185).

34 "*On préférerait la mort à l'insuccès des efforts tentés*" (150).

35 Voir pourtant note 14.

il s'interpréter comme affrontement entre deux discours, entre deux rhétoriques: celle, originaire, du moi, et celle, reçue, des "autres", cette dernière étant introjetée, chez Octave, dans le moi? La littéralité du texte s'oppose en apparence à cette interprétation, en mettant aux prises avec les mots de la tribu le *regard* de l'individu "voyant", un non-langage donc. Toutefois, l'objet définitif de ce regard est l'assimilation à la syntaxe cosmique d'un univers conçu comme discours anonyme et transcendant. Les cheminements d'Octave et de Rémo, si différents quant à leur déroulement de surface, s'avèrent ici convergents. L'attitude de Rémo avait été, bien sûr, plus conséquente: "Il lui est arrivé de confier à son jeune frère sa peur de mourir. *'Pourquoi craindre?* lui répond superbement ce Rémo pourtant si tendre. *Tu n'es rien. Dieu seul existe'* "(165). A propos d'un rêve récurrent d'Octave, où Rémo, après sa mort, apparaissait à son frère pour le sauver de quelque péril mortel, Yourcenar retient ce dialogue: "*Mais tu es mort!*" s'écrie le rêveur étonné. — *'Ne me parle pas de moi,* répondait caractéristiquement Rémo. *Je ne sais pas'* " (195).

Dans cette aventure qui ne leur appartient évidemment pas en propre<sup>36</sup>, mais inscrit pour Yourcenar les deux frères dans une théorie de "pèlerins" à propos de qui le "mysticisme impersonnel" (151) de Rémo rappelle à l'auteur les affirmations de David de Dinant (*Quis est Deus? Mens Universi*, 151)<sup>37</sup>, Octave aura donc été cet homme prudent qui par son refus de l'impersonnel aura, pour une part essentielle, continué l'obscurantisme vital de sa mère Irénée: "Octave n'aime pas l'Être; il aime les êtres" (165). Le propre du

---

36 Voir, ici aussi, l'étude de Bruno Tritsmans qui note la conception *combinatoire* de la cosmologie yourcenarienne.

37 La phrase d'Octave sur la non-existence du présent ("*Le présent n'existe pas. Il n'y a que l'écoulement de l'avenir dans le passé...*" (222)) correspond ici au parallélisme qu'établit Yourcenar, par-delà les discussions philosophiques des deux frères à Paris, entre leurs antécédents médiévaux et leurs successeurs contemporains: "Ces Wallons perdus dans la grande ville s'intègrent à leur insu à un Paris éternel, sans cesse renouvelé depuis les clercs du Moyen Age discutant des universaux (et David de Dinant n'est pas loin, criant dans les flammes) jusqu'aux jeunes hommes de nos jours échangeant leurs idées sur Heidegger ou sur Mao" (147).

langage commun étant la multiplicité, Octave aura pour une part essentielle préféré, selon le chassé-croisé propre aux "heureux de ce monde", le délayage sémantique aux conséquences de cette parole unique qui eût exprimé son *regard*. Selon le paradoxe de la mystique, dont Octave recherche pourtant la "morphologie" (181), un langage enfin authentique eût à la limite cessé d'être langage, et le pur regard de l'individu extatique eût mené celui-ci à sa dissolution. "Mystique qui n'ose pas dire son nom" (180), "peu philosophe, ou n'osant l'être" (151), Octave aura été l'homme prudent qui se sera préféré, et c'est à juste titre qu'il qualifiera lui-même son existence d'"égoïste" (161).

La position d'Octave était double toutefois, et il aurait été incorrect de disjoindre, même à son sujet, le *solve* du *coagula*. L'analyse yourcenarienne insistera, et non seulement à son propos, sur l'interpénétration entre la conjonction et la disjonction. Comme son frère mais, bien sûr, moins conséquemment que lui, Octave est, nous le notions déjà, lui aussi, en dépit de ses compromissions de vivant, qualifié de "voyant"<sup>38</sup>. A deux reprises, la commentatrice lui attribue la faculté capitale de "voir la réalité en face"<sup>39</sup>. En plus, malgré sa passivité coutumière à l'égard de la volonté maternelle, ce voyant aura su résister, sur un point important, aux ingérences de sa mère et de la vie, et fût-ce par "l'inertie des faibles" seulement (201): laissant au cadet Emile le soin de fournir à maman, en épousant un beau parti, "le plus beau jour de sa vie" (201), il se sera refusé, lui, à l'"enlèvement" qu'eût représenté pour son tempérament comme pour

---

38 Ainsi dans ce passage clé qui amorce la comparaison finale d'Octave avec Zénon: "Ce qu'il cherche, peut-être à son insu, c'est une morphologie mystique. L'adolescent qui, à seize ans, mené pour la première fois par ses parents sur une plage de la Mer du Nord, s'avancit sur la jetée, les yeux fermés, éliminant la vue des vagues pour mieux entendre leurs bruits variés, comme on distingue au concert les divers instruments d'un orchestre, tâchant de décider à quelles formes ces hurlements et ces tumultes pourraient bien correspondre, avait en lui du voyant" (181).

39 La "compassion" d'Octave sera mise en rapport avec un "horrible don de voir face à face le monde tel qu'il est" (187); plus loin l'auteur, plus mitigé, attribuera à Octave le mérite d'avoir "osé regarder la réalité à peu près en face" (267).

celui, si différent pourtant, de Michel (AN 285), le mariage, solution qu'il envisageait toutefois — ô duplicité — comme palliatif au *problème* de Rémo<sup>40</sup>. Cette dernière thématique relève évidemment elle aussi de la problématique yourcenarienne la plus surplombante. Dans une perspective universellement écologique, Yourcenar s'élève à plusieurs reprises en son nom personnel contre la "pullulation de l'humanité" qui "dévalorisera l'homme" (AN 371). La même préoccupation déteint sur la problématique intime des personnages clés, historiques ou fictifs, de son œuvre. "[...] le souci de ne pas trop morceler l'héritage, notait Yourcenar à propos de son grand-père, Michel-Charles, l'emportait sans doute sur celui de ne pas encombrer la terre; néanmoins, quelque chose me dit que Michel-Charles n'aimait pas ces pullulements" (AN 198). Octave restera célibataire. Quelle que soit la divergence des motifs personnels évoqués, Octave paya lui aussi son écot à ce qui allait devenir une catégorie majeure de l'auteur qui l'étudie: celle qui insista, à l'encontre des délayages sémantiques du discours commun ou des "pullulements" de la procréation, sur l'unicité irréductiblement *différente* de la vérité dernière de l'individu.

Mais même les lieux communs littéraires de l'oncle Octave, si apprêtés et "diluants", ne sont pas si évasifs que pourrait le faire supposer une lecture identifiant trop hâtivement la litote au silence pur et simple. Yourcenar ira jusqu'à interpréter, et à nouveau en termes psychologiques, le style pirmézien comme rhétorique inversive: "Son livre sur Rémo nous semble aujourd'hui déparé par de creuses précautions oratoires, et vicié par une contre-vérité si gauchement exprimée, en ce qui concerne les derniers moments du protagoniste, qu'Octave, dirait-on, a souhaité que ses lecteurs puissent la percer à jour" (SP 201-202). Ce conformiste avait donc trouvé le moyen d'exprimer, et selon le procédé type de son milieu, la vérité. "Cette œuvre timide a demandé du courage" (202). Face à la duplicité ainsi établie d'Octave, ne simplifions pas trop non plus le cas, ici plus subtil, de Rémo.

---

40 "Une passion pour une créature fermerait peut-être l'affreuse blessure que t'ont faite les rayons glacés de la science" (162).

L'idéaliste révolté poursuivait, il est vrai, de manière conséquente son identification à l'idée pure (145). Ce "passage" définitif à une fusion cosmique où la dispersion et la concentration du moi se *soulèveraient* de manière irréversible et sublime, passage à quoi devait correspondre pour le héros méconnu son acte de longue date projeté, ne fut pas sans s'accompagner de sa part d'une curieuse mise en scène où *l'acteur* ne pouvait pas ne pas s'être adressé, et dans leur code, aux vivants qui l'avaient révolté. Rémo était seul responsable de cette parodie, de ce répugnant tableau *vivant* par lequel il résumait, en un "souvenir pieux" macabrement réel, dans le langage répétitif des vivants (Cf. la boîte à musique jouant le Chœur des Pèlerins, et l'emploi, par le mourant "latiniste jusqu'au bout" (152), de la citation virgilienne *En morior*), ce qu'il considérait comme la quintessence de son destin.

Devant lui-même encore vivant, ainsi que devant les autres vivants accourus à la rescousse, Rémo mourant *posait* de la même façon qu'allait le faire Octave, vivant, se regardant dans la glace (232), ou, plus tard à titre posthume, dans ces portraits de famille reposant sur un guéridon de la maison natale présumée de Louis Troye, où Yourcenar, lors de sa visite à un lointain parent marié à une petite-fille du "gros colibri", contempera l'écrivain distingué "écrivant, éclairé par deux cierges, qu'il allumait parfois, dit-on, en plein jour, fermant les volets sur le monde extérieur; Octave un loup sur le visage et l'échangeant pour un autre masque; Octave avec une tête de mort; Octave tenant une brassée de fleurs comme il en apportait sans doute, la veille de la Pentecôte, au reliquaire de Sainte Rolende; Octave et son sanglier apprivoisé" (173)... Aux différents niveaux, la mort de l'individu s'avérait passage de l'unicité d'un destin à la multiplicité de l'image que contient le lieu commun plus ou moins collectif: parole du Même dissoute dans le langage de l'Autre: "*le village, plongé dans un silence plein de rumeurs, se livrait à des commentaires sur le tragique événement que chacun interprétait à sa guise*" (154).

Une rapide réflexion yourcenarienne sur l'essence de la littérature classique illustre, à propos de Montaigne et de Saint-Simon que pratiquait Octave, le mécanisme en définitive éminemment langagier de l'aventure en cause:

Pas de guides plus *virils* [nous soulignons], ni mieux faits pour enseigner à un écrivain l'art d'écrire. Mais il semble qu'il en soit des grands classiques comme de certains aliments particulièrement nutritifs, qui ne peuvent guère être digérés que mêlés à d'autres nourritures, plus aisément assimilables, qui les diluent et les édulcorent. L'œuvre d'Octave abonde en molles amplifications à la Télémaque et en rêveries chateaubrianesques (178).

C'est *nécessairement* qu'à l'unicité monolithique du chef-d'œuvre devait succéder le ressassement des épigones. Sur le plan de l'iconographie des personnages, l'"assez fade" (171) portrait académique par Van Lérius continuait néanmoins d'intégrer l'image d'Octave dans la tradition du Grand Siècle dont il avait fait, au-delà des clichés à la Montalembert, une des sources *profondes* de son inspiration. C'est à la même source classique que puise la conception du souvenir pieux de Rémo: "Dans ce style sulpicien sur lequel déteignait encore faiblement, à l'époque, un peu de la grande manière du XVIIe siècle, on voit un Saint Jean aux longues boucles, aux nobles draperies, recueillant dans un calice le sang qui dégoutte des pieds de Jésus, cloué à une croix dont on n'aperçoit que la base. Cette gravure eût dû plaire à celui qui s'efforça d'en faire autant du sang de Rémo" (205).

"Sous l'apprêt du style, qui est d'époque, la pitié et la douleur brûlent comme la glace elle-même" (188)... Nous avons remarqué tout au long de notre analyse le parallélisme s'établissant entre les aventures existentielles des personnages, et certains aspects de la problématique même de l'auteur, cela non seulement dans la structure globale des destins évoqués, mais également dans l'emploi à leur sujet des métaphores les plus centrales de l'arsenal yourcenarien. En plus des exemples déjà cités, l'image que nous venons de rencontrer, du sang, de même que celle, mentionnée dès le début de notre étude, de la mer, soutenait une comparaison stratégique d'Octave, personnage *historique*, avec Zénon, personnage issu de la fiction de Yourcenar.

A plusieurs reprises, Octave nous est suggéré comme un Zénon inversé. Au bain "élémentaire" de l'homme nu dans la mer où, pour Octave aussi, "flottent les formes" (200), correspond, sur cette plage où a lieu leur rencontre par delà les cloisons du temps et de l'histoire, la peur de ce monsieur bien mis, "soucieux de ne pas mouiller ses chaussures" (216) et qui, lors d'un premier passage par la plage de Heyst, fermait les yeux pour

mieux retrouver en lui les nuances naturelles (181). A la rêverie intériorisante d'Octave qui, à Acoz, fermait les volets pour ne plus voir le monde extérieur, ("Fermons les yeux, ô mon âme", 201), à cette rêverie de lettré, où la virilité des "sensations" se voit essentiellement relayée par ces objets-symboles que sont les timbres d'instruments d'orchestre retenus par la mémoire de l'"esprit femelle", s'oppose le rêve transpersonnel de Zénon<sup>41</sup>, pour qui les *objets*, résultats du découpage culturel, se refondent en *choses* drues, rejoignant, par delà, une prime substance où esprit et matière se conjuguent. Pour être vraiment supportable à Octave, l'*aqua permanens* (216) devait être emprisonnée entre les parois sécurisantes d'un aquarium. Un aquarium n'est pas la mer. Pour être dicible et pensable au frêle écrivain, cette dernière devait se nier au niveau d'une métonymie d'ailleurs toute instrumentale: le procédé imaginaire rejoignait, sous le couvert d'une délicatesse à l'égard du lecteur, la coutumière litote chère à l'idéologie du milieu: "C'est par cette pensée que je descendis ce soir dans un abîme de réflexions où je me garde de vous entraîner avec moi" (182).

Et puisque jeu de mots il y a, il ne sera pas étonnant non plus que pour l'esthète qui ne sut approcher la mer qu'au travers des conseils de prudence que pouvait lui seriner sa mère lors de leur visite à Heyst, l'homme nu, et qu'il soit saint Sébastien (214) ou saint François d'Assise, le saint favori d'Octave, ne put donner lieu chez ce dernier à une identification vraiment personnelle: sous la plume d'Octave à propos de qui se multiplieront, sous la plume de Yourcenar, les allusions au vêtement et son drapé, ces figures obsédantes ne pouvaient constituer que l'*objet*, sans cesse tenu à distance, d'une thématique littéraire éventuellement jouée au sens théâtral du mot. N'oublions pas que les pratiques un peu maniaques de l'"homme-dryade" qui recherchait de nuit l'horreur sacrée en se promenant, armé, dans ses bois, ou y jouait, au clair de lune, une sonate de Mendelsohn sur son Guarnérius (199), lui valurent à la fin les remarques discrètement angoissées d'Irénée

---

41 Cf. "La Promenade sur la dune" (*L'Œuvre au Noir*) in: Yourcenar, *Œuvres romanesques* (Ed. de la Pl.) 766.

insistant sur les risques que son fils, en effet sur le seuil de la mort, prenait pour sa santé; ignorant la litote, les ragots collectifs qui commentèrent la mort sans doute "naturelle" d'Octave, établirent, eux, un lien plus explicite entre la mort du châtelain et ces fantaisies nocturnes, allant jusqu'à évoquer une analogie avec le sort de Rémo (199)... Au demeurant, l'identification virile pouvait tout au plus, pour Octave, prendre la forme de cette mise en scène sadiquement théâtrale que le "suave écrivain" (199) réserva en guise d'accueil à son hôte, James Van Drunen, à qui il laisse subir l'assaut de sa meute sans proférer un mot d'intervention. Le jeune ingénieur ne semble au demeurant pas avoir été dupe, dans la description qu'il laissa d'Octave, de l'enjeu profond que pouvait avoir cette parade pour le solitaire collectionnant autour de lui des animaux sauvages pour "lui apprendre la fierté" (193).

Octave, qui projette sur les successifs visages d'autrui le masque permanent du *dieu* qu'est devenu pour lui son frère défunt (200), constate avec amertume "que les souffrances d'une multitude de jeunes victimes inconnues, résumées en quelque sorte dans la belle forme de saint Sébastien, resteront toujours pour lui l'objet d'une pitié généralisée" (214). Ce "mouvement de mélancolie", n'est, commente Marguerite Yourcenar, "pas très différent de celui qui l'étreint quand il pense aux inconnus, ses contemporains, qu'il aurait pu aimer, mais qu'il lui sera à jamais impossible de rencontrer parmi les millions d'habitants de la terre" (214). "L'historien-poète et le romancier que j'ai essayé d'être, ajoute la commentatrice, battent en brèche cette impossibilité. Octave n'en a pas tant fait, mais j'aime en lui ce geste qui tend les bras" (214).

Le christianisme étriqué d'Octave lui faisait aimer son prochain "comme son frère". La littéralité quasi parodique de l'interprétation du précepte évangélique coïncide à une restriction mentale par quoi le mouvement intentionnel découvrant Dieu, chez un Levinas par exemple, dans l'épiphanie progressive et infinie du "visage d'autrui", se voyait inverser en un geste réductif projetant au contraire une finitude de masque sur un infini, une clôture sur un abîme. C'est par là qu'avorta cette intentionnalité "égoïste". Octave se désolidarisa, et de son propre aveu, de Rémo ("ne l'a-t-il pas [...] définitivement et cruellement trahi?"(153)). Préférant l'idée au réel, le

concept à la personne, il fit de son frère un dieu, conçu comme personnage romanesque chargé d'un *travail* (celui du passage) dont le préservait, dans son cas personnel de vivant intégré à sa classe, la litote, et dont il laissa tout soin ultérieur aux diffuses décisions de son corps.

"Mais j'aime Zénon comme un frère..." L'insistance yourcenarienne sur la préexistence du personnage de Zénon par rapport à la rencontre décisive avec le personnage historique d'Octave (216), installe la figure de l'alchimiste dans un statut de concept *a priori*. C'est cet artéfact littéraire qui se verra préférer (Cf. la conjonction oppositive "mais") aux personnages "réels" que propose l'histoire. Cette préférence rejoint la brutale sériation qu'établissait Yourcenar, quelques pages auparavant, au détriment des mérites littéraires et humains d'Octave, en faveur des siens propres ("Octave n'en a pas tant fait..." (262)). En quoi résidait, par rapport à l'homme qui n'avait fait que "tendre les bras", la supériorité de "l'historien-poète" et du "romancier que j'ai essayé d'être"? Tout d'abord de s'être progressivement émancipée d'un dessein littéraire égoïstement confidentiel pour se jeter dans le "torrent" de la création littéraire, dans le flot duquel "nos caractéristiques personnelles sont tout au plus des sédiments"(213); plus spécifiquement, de s'être, du moins selon ses propres affirmations, effectivement ouverte, elle, à la réalité d'une personne, et à travers cet approfondissement de l'individu, à une humanité intégrée à un devenir cosmique et historique. Face à la compassion toute virtuelle d'Octave, Yourcenar découvrait, dans l'extrait en cause de *Souvenirs pieux*, le "vrai visage" d'Octave. Cette découverte subissait toutefois de manière essentielle l'empreinte du langage, voire du fantasme personnel en définitive décisifs.

L'anomalie langagière à laquelle eût dû mener, dans l'optique yourcenarienne, la quête littéraire d'une intentionnalité authentique, avait déjà été le sujet de cet ouvrage crucial que représente dans la diachronie de l'œuvre de notre auteur le paradoxal écrit de *Feux*, ouvrage dont l'auteur

déclarait significativement dès le début désirer qu'il ne fût point lu<sup>42</sup>. L'interpellation amoureuse du *tu* par un *je* se voulant indissociablement sujet d'une écriture ne pouvait que prendre la forme d'un tragique jeu de langage opposant deux *rôles* dramatiques où le code entacherait de son inévitable aliénation l'intimité intersubjective. Il fallait choisir, malgré tout, entre l'amour et l'écriture.

"Mais j'aime Zénon comme un frère..." Le sort réservé par Octave à Rémo déifié dévoile par analogie la restriction mentale qui s'inscrit cette fois au nom de Yourcenar. Celle-ci n'avait-elle pas déjà, dans un volume de rêves narrés qui fit l'objet d'une des analyses du présent recueil<sup>43</sup>, esquissé le scénario du psychodrame muet qu'est notre extrait de *Souvenirs pieux*? Le dernier rêve de *Les Sorts et les Songes*<sup>44</sup> nous fait assister à la métamorphose d'un partenaire, devenant un dieu qu'on va jusqu'à préférer à Dieu même, en objet finalement inerte que le *je* serrera fébrilement "entre ses genoux" en une union qui est copulation et parturition à la fois (SS 218). La négation du langage commun face à l'expérience mystique transcendante (les affiches et fragments de journaux que mentionne la narration du rêve) accompagne l'évanescence de l'autre au bénéfice de l'avènement d'une subjectivité exclusive et dominante: celle du *je* acteur/narrateur.

Dans le cas des rapports avec Octave aussi, la "vérité" de l'autre, au nom de laquelle on s'était préféré agressivement à lui, s'avère ainsi indissociable d'un impérieux fantasme subjectif. Et la violence, proprement idéologique, de la démarche concerne une rencontre entre deux instances de langage (car il s'agit de deux écrivains), dont la supériorité de l'une sur l'autre coïncide au refus émanant de la première de se reconnaître langage pour s'affirmer "vérité". La falsifiabilité essentielle du langage commun se voit préférer le "regard" finalement *indiscutable* de l'historienne nécromancienne (SP 171). Le commentaire des documents codés de l'histoire aboutit à une expérience

---

42 *Feux* in: Yourcenar, *Œuvres romanesques* 1055.

43 Voir l'étude de Paul Pelckmans, "Le point de vue de la rêveuse".

44 "L'amour et les bandelettes de lin", *Les Sorts et les Songes* (Grasset, 1938).

de caractère spirituel où la subjectivité de l'auteur se fait lieu d'apparition de la vérité (le *vrai* visage d'Octave). La *vraie* vérité d'Octave et de Rémo, c'est Zénon; la vérité de leurs fantômes historiques, c'est l'invention de la vivante Marguerite Yourcenar: le Même comme condition nécessaire et *suffisante* de l'Autre.

Il semblerait que l'aventure "philosophique" poursuivie par Yourcenar en contrepoint à celle d'Octave Pirmez, visait avant tout, dans notre extrait, l'établissement d'un *tertium* synthétique entre ces deux courants aux thèses antinomiques, dont s'était nourrie, de manière exemplaire, l'expérience intellectuelle et vécue d'un Rémo: celle, d'une part, des idéalistes allemands posant la suprématie métaphysique du moi face à un non-moi dont la matérialité se réduit à n'être qu'un épiphénomène de l'esprit subjectif (Fichte, Hegel cités, 178) et, de l'autre, le matérialisme dont notre auteur situe les ténors révolutionnaires sous un éclairage remarquablement *panique*: happés eux-mêmes par cette histoire impersonnelle dont ils avaient fait la perspective exclusive de la destinée humaine (209). A la suite de Schopenhauer qui concevait les émergences culturelles comme manifestations du flux héraclitéen sous-jacent et éternel d'un vouloir-vivre sans cesse changeant, Yourcenar, qui cite à cet égard les tentatives de Teilhard de Chardin (183), semble également vouloir retirer Darwin à l'univers polémique où l'enfermaient les lieux communs étouffants d'Homais et de Bournaisien. Il ne s'agissait plus de "ravalier l'homme" à la suite des "darwinistes du Café du Commerce", mais bien de "mettre en évidence une mystique chaîne entre les créatures" (183).

Dans cette vision synthétique, à quoi voulait aboutir l'humanisme "aux yeux ouverts", le moi pouvait très bien, comme il est dit aux dernières pages de l'extrait, se penser — ainsi à propos de Rémo —, en termes de "fibrille de conscience"; évoquant la rencontre finale entre le fantôme de Zénon et d'Octave sur la plage de Heyst, Yourcenar écrit:

Le seul lien entre ces deux hommes, l'invisible, qui n'est pas encore, mais traîne avec lui ses vêtements et ses accessoires du XVI<sup>e</sup> siècle, et le dandy de 1880, qui dans trois ans sera fantôme, est le fait qu'une petite fille à laquelle Octave aime à raconter des histoires porte suspendue en elle, infiniment virtuelle, une partie de ce que je serai un jour. Quant à Rémo, il est quelque part dans cette scène, fibrille de conscience de son mélancolique aîné. Huit ans plus tôt, il a connu, plus

brève il est vrai, une agonie sanglante comparable à celle de l'homme de 1568, mais le récit ne m'en parviendra qu'en 1971. Le temps et les dates ricochent comme le soleil sur les flaques et sur les grains de sable ( 217).

Préférer la science prudente à l'idéologie impudique est sans doute légitime; concevoir une démarche "historique" qui se proclamerait, non sans brutalité, détentrice de la vérité d'un *regard* définitivement émancipé de toute allégeance aux codes de la tribu, équivaut à retomber de façon exemplaire dans l'idéologie. Il n'est pas sûr, évidemment, qu'une conception comme celle de Popper ait définitivement libéré la science de cette dimension d'aliénation et de mort culturelle qu'une tradition de réflexion fort ancienne prêtait à la science, comme d'ailleurs à la sagesse. Si, sur le plan de la certitude, la science consiste précisément à y renoncer, si, sur le plan existentiel, "savoir" équivaut donc à se savoir mortel, on pouvait se demander en outre si pareille conception de l'Etre-pour-la-mort ne constituait pas un tuf propice à l'éclosion d'idéologies vitalistes et régressives, porteuses entre toutes de mort, ce en illustration de la maxime nietzschéenne que jamais la Vie ne saurait croire à la Mort. A ce niveau, l'orgueil pouvait, dans le cas de Yourcenar, s'associer une tout aussi essentielle protestation d'humilité. Tout d'abord, c'est au *personnage* de Zénon, non à son auteur, que revient le courage *viril* d'avoir par son acte inauguré la "Wiederholung" pierre de touche de l'éthique d'un Kierkegaard, autre dénonciateur de lieux communs, que ne cite pas Yourcenar, mais dont les écrits furent fondamentaux aux penseurs de l'intentionnalité qui nous ont inspiré dans cette étude. C'est à Zénon, et non à Yourcenar qui relativise, et pour cause, l'importance des oppositions sexuelles dans la comparaison de sa carrière littéraire avec celle d'Octave (211), que revient l'honneur, sans doute ambigu, d'avoir *servi* : "Wer nichts als hoffen will, disait Kierkegaard, ist feige; wer nichts als sich erinnern will, is wohlhüstig; wer aber die Wiederholung will, der ist ein Mann, und je grundlicher er es verstanden

hat, sie sich klar zu machen, ein so tieferer Mensch ist er"<sup>45</sup>. Puis il y avait le "Ne jugez pas", à propos duquel Yourcenar, commentant Octave Pirmez, citait Gide citant lui-même l'évangile (186): parade ou excuse authentique? Au lecteur de choisir.

---

45 S. Kierkegaard, *Die Wiederholung. Ein Versuch in der experimentierenden Psychologie*, von Constantin Constantius (Kopenhagen, 1843) 4.